

## La girafe rose

Hélène Filion

Numéro 41, automne 1989

Le rituel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filion, H. (1989). La girafe rose. *Moebius*, (41), 95–101.

## LA GIRAFE ROSE

Hélène Filion

Sur les genoux de Simone repose une carte d'anniversaire, apportée par la préposée à l'uniforme pastel défraîchi. Les couleurs de la girafe rose au centre de la carte et des ballons qui l'entourent ravissent la vieille dame. Simone se penche sur ses souvenirs, installée dans son fauteuil de skaï déchiré par endroits. Quel âge a-t-elle maintenant? Soixante-dix, soixante-quinze ans?

Le haut-parleur diffuse une musique de centre commercial débilite. Simone s'efforce de s'enfoncer encore plus dans son univers. Elle a toujours détesté cette musique. Mais ici, elle n'a d'autre choix que de la consommer ou de se boucher les oreilles. Heureux les sourds!

Une fête lui revient à la mémoire: des ballons, des ballons partout, comme ceux de la carte; des guirlandes, des serpentins, une atmosphère de chaleur douce. Toute la famille réunie pour l'anniversaire de son petit-fils: enfants, petits-enfants, quelques voisins. Et Phil, son mari, remplissant son contrat de «cheval» auprès des enfants. «Tiens, il n'est pas venu aujourd'hui.» — Pas plus qu'hier, d'ailleurs —; elle ne sait plus au juste. Tant mieux! Elle n'a plus rien à lui dire. A-t-elle déjà eu quelque chose à lui dire? Elle n'aura donc pas à jouer les «perdues» pour empêcher le pauvre homme de maintenir une conversation entrecoupée de silences encore plus vides. Elle n'aura pas à observer subrepticement cet étranger ridé et bedonnant, au sens profond du devoir et des vertus

sociales, dénué d'imperfections. Chaque samedi, il lui rendait rigoureusement hommage, sans un mot, lumières éteintes.

Elle se rappelle les masques, les maquillages des enfants. Elle aussi s'était laissé grimer: lèvres épaisses, ronds sur les joues, fraise au nez, sourcils noirs pointus sur peau blanchie. Tout le monde riait. Les vieux-jeunes dansaient. Les autres jasaient ou s'affairaient à disposer le buffet sur une immense table à nappe rose. Les jeunes-jeunes se tiraillaient, se trémoussaient au son de la musique rock, sous les yeux des adultes. «Y'a plus d'enfants!» Un peu lasse, elle s'est écrasée dans sa berceuse. Sur le mur de côté, le miroir lui renvoya la face d'un clown désabusé, au maquillage dégoulinant. Elle détourna le regard. La musique lui éclaboussait la tête. Le mouvement s'accroissait, les silhouettes s'entremêlaient, les personnages s'estompaient. Simone se sentit étrangère. Elle n'appartenait plus à ce monde de frénésie. Elle se tassa dans sa chaise, l'esprit en cavale.

– Voyons. Maman, maman, où t'es? Tu rêves? On va manger là.

– Ah, Marie! Non, non, je me repose un peu. Tant de bruit!

Une planche à repasser. Pourquoi repense-t-elle sans cesse à cette foutue planche à repasser? Elle avait quarante ans à peine. Une soirée banale, consacrée au ménage et à sa garde-robe. Au moment de ranger la planche: le vide. Elle ne parvenait pas à la fermer. Cela faisait pourtant cinq ans qu'elle l'utilisait chaque semaine. Elle tâta le dessous un peu partout, s'énerva. Des sueurs affleurèrent sa peau. «Merde!» Elle s'assit sur le sofa, tenta de réfléchir. Heureusement que Phil et les autres étaient sortis! Voyons! Où mettait-elle les mains, d'habitude, une fois son repassage terminé? Petit à petit, les gestes à poser s'emboîtèrent dans sa tête. Elle se leva, tendit la main vers le dessous effilé de la planche et... réussit enfin! Elle plaça la fameuse planche dans le placard pour ne plus la voir et s'effondra sur son lit, exténuée. Les jours suivants, elle paniquait sans raison. Au volant de sa voiture: «Et si j'oubliais où se trouve la pédale des freins!»; au marché du coin, elle vérifiait la présence de son porte-monnaie à chaque article qu'elle mettait dans son panier; face à ses mots croisés: «C'est normal ou anormal que je ne sache plus l'ancien nom de la Thaïlande?»

– Madame Lafrance, pourquoi vous vous agitez comme ça? Tenez-vous tranquille. Je vous apporte votre souper.

– Non. J'ai pas faim. C'est pas mangeable ici!

– Vous allez pas nous faire une crise, là! Bon. Voilà votre cabaret. On met une belle bavette pour ne pas se salir. Oh! C'est du hachis aux petits pois! Vous aimez ça d'habitude, madame Lafrance.

Une bavette! Et sa main droite qui ne fonctionne plus! Encore une fois, la préposée va devoir l'aider à manger. Pourtant, elle suit des traitements de physiothérapie chaque semaine. Et cela fait si mal. Qu'est-ce que ça donne? Une bavette! Du hachis aux petits pois! Dans son temps, on appelait ça du «chiard».

Au début, elle se rebellait, criait souvent, renversait le cabaret sur le plancher: ILS en rapportaient un autre; elle leur crachait la nourriture au visage: ILS s'essuyaient et se tenaient plus éloignés pour la gaver à nouveau. Elle sortait épuisée de ces luttes. Et puis, il lui fallait recommencer au moment de la toilette, quand ILS ne se donnaient même pas la peine de demander à ses enfants de sortir, le temps qu'ILS lui changent sa couche. Sa couche! Ses propres enfants! La voir dans cet état!

– Madame Lafrance, vous pleurez? Allez, encore une petite bouchée.

Simone renifle, sourit, ouvre la bouche toute grande. Bien sûr, elle va manger. C'est tellement plus facile. Garde va être contente, Phil va être content, le docteur va être content, ses enfants vont être contents. Même s'ils ne viennent pas souvent lui rendre visite, ils s'informent à leur père. Qui est-elle pour déranger les consciences? ILS ont autre chose à faire que de combler ses caprices. Et de toute façon, ILS finissent toujours par gagner. Que peut-elle contre des mains rigides, des piqûres, des pots de pilules et des remords? Alors, mieux vaut jouer le jeu; ILS la quittent plus vite et elle peut retourner à ses rêveries.

Le problème, c'est que parfois elle ne sait plus si elle joue le jeu ou si elle est vraiment contente. Par exemple, son émerveillement devant la girafe rose de la carte, ce matin. Maintenant qu'elle y songe, cela lui semble un peu enfantin. Mais l'animal est si comique avec ses gros yeux globuleux. Et puis, ILS ont pensé à elle.

Bof! On est plus heureux quand on est content et puisqu'elle a décidé de plaire à tous! En outre, cela a quelquefois ses avantages. Comme de ne pas prêter attention aux propos de Phil ou aux potinages des autres «bénéficiaires», comme d'oublier les murs sans vie, le lit étroit, la nourriture de cafétéria, les désennuis ennuyants et le temps stagnant. Elle les aide à sauver la face. De plus, elle joue si bien son rôle qu'elle se confond elle-même, à l'occasion. Ah, et puis! Elle en a déjà vu des girafes roses – en peluche –, à la Ronde!

Ce qu'elle aimait, c'était la roue de fortune et son bruit, lorsqu'elle tournait, les battements de son propre cœur, l'attente sans respirer. L'autre jour, ILS ont organisé un bingo, au centre d'accueil, avec des biscuits, de la limonade, des cadeaux offerts par les bénévoles. Elle s'est excitée, au début, puis le désenchantement n'a pas tardé. Elle n'avait droit qu'à une seule carte de bingo et la bénévole prenait un joyeux plaisir à lui enlever les jetons des mains, «pour vous aider, madame Lafrance». Pire encore, au lieu de l'odeur de frites grasses et de mousse aux fraises, c'était celle des médicaments qui hantait la salle. Et toutes ces personnes en blanc! Aux plus beaux jours de l'été, il n'y en avait pas tant à l'Île Sainte-Hélène. Bref, elle avait réintégré son mutisme et sa place dans le coin. Rien ne servait de critiquer; les autres pensionnaires pétaient de joie. Elle n'allait pas encore chercher le trouble.

– Revenez avec nous, là, madame Lafrance. Vous devriez faire un petit tour dans le corridor; après un repas, ça dégourdit. Pourquoi pas aller placoter avec madame Dupuis? Ça lui ferait tellement plaisir! Elle peut pas se lever comme vous, elle!

– Ça sent l'urine, dans sa chambre; ça me donne mal au cœur!

– Elle serait contente, pourtant...

– Et moi, qui va me rendre contente?

– Voyons, madame Lafrance. On est tous là, autour de vous. Faut pas être si égoïste. Y'en a des pires, vous savez. Faut qu'on s'en occupe aussi.

Simone se lève péniblement pour aller respirer l'air renfermé du corridor. Elle irait bien sur le balcon, mais après seize heures trente, toutes les portes se verrouillent. Le centre d'accueil se referme sur ses plaies. La vieille

dame traîne prudemment ses pantoufles sur le carrelage ciré à vif. Si sa mémoire ne la trompe pas, tous les parquets d'hôpitaux et de centres d'accueil présentent la même fourberie. Même les visiteurs aux jambes sûres d'elles s'en méfient. Simone imagine la réponse de la directrice aux lèvres inexistantes, à force de se les pincer: «C'est pour mieux vous casser le cou, mon enfant!» Simone rit dans ses mains, d'un air apeuré. Tout doit se faire en silence, ici, pour ne pas déranger les gens dans leur ennui.

Soudain, elle aperçoit l'aumônier Painchaud, sortant de la chambre de madame Dupuis. «Pour qu'il se dérange après souper, ça doit pas aller bien fort», se dit-elle. Elle retient sa respiration et décide d'emprunter l'escalier qui conduit au quatrième étage, question d'éviter les éternels «Comment va la santé?» et les non moins éternels «Dieu ne vous oublie pas!» du prêtre gâteaux. ILS les mettent toujours au service des personnes âgées quand ils ne sont plus assez alertes pour les paroissiens. Entre radoteux, ça paraît moins!

Simone s'est toujours montrée une pratiquante vertueuse et assidue, mais certains déboires ont tiédi son zèle intérieur. En tout cas, ce réciteur d'homélies a le don de lui aiguiser les nerfs. «Son obséquieuse charité chrétienne ne semble pas très intégrée», dirait son fils psychologue. Elle n'est pas convaincue d'avoir bien saisi le sens de ces paroles, mais le jour où son fils les a prononcées, elle a compris qu'il ressentait la même méfiance qu'elle.

Voilà la porte du quatrième étage. L'escalier continue. Indécise, sa tachycardie menaçante, Simone opte pour l'aventure. Elle s'appuie contre le mur, reprend son souffle, finit par atteindre une autre porte avec cadenas. Et ça ne va pas plus loin! Elle secoue avec rage le fameux cadenas et, surprise!, il lâche. Simone pousse la porte, la referme derrière elle. Elle se trouve sur le toit, avec le ciel à perte d'espace. Elle respire jusque dans son ventre, s'approche avec précaution du parapet entourant la cheminée. C'est étrange de regarder les arbres d'en haut; ils forment un tapis au fond du jardin. À gauche, les balançoires à quatre places; plus au centre, le jeu de galets pour les patients encore sur deux pattes. À droite, le stationnement des visiteurs, vide.

Il y a trop d'air, trop d'espace, trop de trop. Simone recule, étourdie. Elle trébuche sur une brique tombée de

la cheminée, s'écrase sur le sol, sans trop de mal d'ailleurs, comme un ballon qui se dégonfle. Béate de liberté, Simone tâte son chapelet et se met à réciter ce qui, très souvent, lui a servi de mantra: «Je vous salue, Marie, pleine de grâce...». Il y a si longtemps qu'elle le marmonne chaque jour que les paroles sortent machinalement de sa bouche. C'est vrai que la prière apporte la joie. Chaque fois, après la troisième dizaine, si on ne la dérange pas, Simone perd le sens des réalités, flotte dans un autre monde.

Un oiseau passe. Et si elle ne redescendait pas, la recherchaient-ILS? Il commence à faire sombre. Simone frissonne. Elle tire sur sa jupe, resserre le col de sa veste, s'enfouit les mains dans les manches tout en continuant d'égrener son chapelet. Elle a tellement sommeil. Ses fesses mouillées lui glacent le corps. «Je vous salue, Marie...» Simone s'accroupit.

Profitant de son inattention, la girafe rose s'extirpe de la carte d'anniversaire conservée dans la poche gauche de la veste. Elle grossit, grandit jusqu'à atteindre quatre mètres de haut. Les ballons aussi se libèrent et s'installent un peu partout sur le toit. Pas besoin de les attacher puisqu'ils ont décidé de rester. La girafe galope en grands cercles autour de Simone, s'arrête le temps de bouffer une étoile. Simone l'accompagnerait bien, mais elle a peur.

À son entrée au centre d'accueil, elle pensait en ressortir peu de temps après. Verdict des médecins: «Alzheimer avancé. Ne peut être laissée seule. Périodes de confusion fréquentes.» Simone reconnaissait ses torts. Depuis quelques années déjà, elle oubliait beaucoup de détails: le prénom du mari de sa meilleure amie, l'endroit où elle avait mis ses clefs, son numéro de compte de banque. Mais quelques instants plus tard, elle s'en souvenait; alors, ce n'était pas si grave. Cependant, les derniers mois à la maison, cela avait empiré. Jusqu'à pénétrer chez le voisin comme dans sa propre maison. Elle avait même engueulé son mari parce qu'il avait voulu l'empêcher de mettre du sucre dans la soupe. «Bon! un instant d'irréflexion, ça arrive!» Surtout avec les problèmes qu'elle vivait à ce moment-là: la fausse couche de sa dernière, son gendre alcoolique, son mari grognon depuis sa retraite. Il la surveillait sans arrêt; c'était ça qui l'énervait et lui faisait commettre des bêtises. Mais la famille avait jugé la situation plus sérieuse et décidé —

après maintes discussions dont elle était exclue – de la «placer». Simone avait accepté. Que faire d'autre? Plus elle essayait de leur expliquer qu'elle était seulement surmenée, plus elle devenait agressive et plus ILS la pensaient gravement atteinte, voire dangereuse. Alors, elle irait au centre d'accueil. Elle se reposerait, reprendrait des forces et les docteurs finiraient par se rendre à l'évidence: sa place était à la maison, parmi les siens. Il y a maintenant quatre ans qu'elle occupe la cellule 341 et de toute évidence, la descente continue.

La girafe rose grandit toujours. Des marches se forment sur son cou. Elle s'accroupit près de Simone. De sa grande langue mauve, elle lui fait signe de monter sur son dos pour emprunter l'escalier vers le ciel.

Simone est fébrile. Il lui faut se lever, faire un effort, s'accrocher aux longs poils roses du cou. Ensemble, elles vont s'échapper. Elle récupérera sa jeunesse, son dynamisme, ses amies...

Un bruit de porte qui claque; l'infirmier de garde et la préposée arrivent sur le toit.

– Ah! Enfin, la vieille folle est là! Elle a encore perdu l'esprit. Bientôt, il va falloir l'attacher jour et nuit.

– Regarde-la, à genoux! On dirait qu'elle cherche à grimper dans la cheminée.

Désormais, Simone sera contente sans interruption. Elle flotte, agrippée au cou d'une girafe rose, maintenue en l'air par d'innombrables ballons multicolores. Sans soucis, sans pesanteur, elle revit les meilleurs épisodes de sa vie, s'en fabrique d'autres. Elle joue le jeu vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les yeux rivés sur sa carte d'anniversaire.